

L'année du chien

La veille, j'avais vu tous ces morts au journal de vingt heures, j'y pensais sans arrêt. Ce n'était pourtant pas le moment d'être triste, pas le jour de mes dix ans avec toute la famille réunie pour fêter mon anniversaire. L'oncle a un peu plaisanté sur ma mine sombre et ma mère a claironné:

- Tu pourrais faire un effort ! Regardez moi cette figure. Je ne sais pas ce qu'il a dans le derrière en ce moment celui là. Il était pas bon ton canard à l'orange ? On se sacrifie à lui faire un plat qu'on n'aime pas et monsieur n'est pas satisfait.

- Laisse! a dit le tonton, la mauvaise humeur c'est comme la bonne, faut que ça sorte. Ou alors, il a le vin triste.

- C'est pas le demi verre de blanc qu'il a bu ! Il va aller faire un tour dehors, histoire de se rafraîchir les idées. Tiens, porte donc la carcasse à Bobi.

Elle m'a tendu l'assiette de restes. Je suis sorti en soupirant et je me suis amusé à fermer les yeux en traversant la cour de la ferme. Je le fais souvent en comptant mes pas pour éviter la vieille pompe, contourner le muret de pierre et ne pas tomber dans la mare devant la grange... Enfin, sauf la fois où j'ai bu la tasse et noyé mon cartable sous les nénuphars.

D'habitude, quand j'arrive vers la grange, je me repère aux aboiements de Bobi qui est à la chaîne près de son tas de paille. Il a une drôle de manière d'aboyer qui m'est exclusivement réservée. Quand je reviens de l'école, trois kilomètres à pied, ma mère est prévenue par ses jappements

bien avant que j'entame la ligne droite sous les peupliers. Aussitôt arrivé, je file voir Bobi, qui fait des bonds d'un mètre pour me faire la fête. Si je m'approche un peu trop près de lui, c'est en plein plexus que je prends ses pattes. Couché Bobi, couché ! Mince, mon pull ! Plein de boue. Ma mère crie : "Ce chien, mais ce chien ! Et toi ! Tu ne peux pas te tenir à l'écart ? Quel travail ! Ah! C'est bien moi l'esclave ici etc... etc... » Elle est juste jalouse parce que je rends visite à Bobi avant de venir lui faire la bise à elle. C'est que Bobi n'est pas n'importe quel chien, c'est mon super Bobi, mon toutou d'amour. Il montait la garde devant mon berceau et personne ne pouvait m'approcher.

Bobi est un grand chien jaune aux yeux cachés en permanence par un rideau de poils filasse. "Race indéterminée !" a proclamé un jour le véto. "Il a une belle voix de basse mais il sait se taire quand on chasse ensemble " s'émerveillait mon père. "Hein mon Black !" Mon père a toujours appelé ses chiens "Black", qu'ils soient bleus, rouges ou jaunes...C'est moi qui l'appelais Bobi. Et, des fois, Monsieur Bobi.

Il a toujours été très joueur, ce chien. Nous en avons fait des parties de roulades sur la colline au printemps. Je m'agrippais à ses poils et jamais il ne se plaignait. Quand il pleuvait, il ne s'approchait pas de moi. Il savait que je déteste l'odeur des chiens mouillés. Pour moi, c'est pire que de sentir une charogne. En fait, je ne sais pas si je serais capable d'aimer un autre chien que Bobi, à cause de ça, justement.

J'ai ouvert les yeux. Pas le moindre aboiement. Je me suis approché. Bobi était couché sur sa paille dans la semi obscurité de la grange. Il ne

dormait pas. Le mufle reposant sur ses pattes avant, il me regardait de ses yeux humides en émettant par moment de petits piaulements de douleur. Il est vieux mon Bobi. J'ai pas vu le temps passer. Je grandissais, inquiet de mes douleurs de croissance pendant que lui vieillissait, handicapé par cette maladie qui lui soudait peu à peu les vertèbres. J'ai posé la gamelle près de lui pour qu'il hume les effluves du canard. Il n'a pas bronché. Je l'ai caressé un moment avant de rejoindre la tablée bruyante.

J'ai vite oublié les souffrances de Bobi quand le gâteau est arrivé suivi par les cadeaux. J'ai fait le tour de la table pour embrasser chacune et chacun en finissant par Roger le tonton à moustache et ma grand-mère Gisèle qui ne se rase plus depuis longtemps. Ensuite, je me suis plongé dans une bande dessinée que je venais de recevoir.

Les cousins sont allés jouer dehors et les adultes ont commencé leurs habituelles chamailleries en parlant politique. A un moment, j'ai surpris mon père qui chuchotait à mon oncle: " Ce serait bien que tu viennes avec moi. Il est à bout..." Ces simples paroles ont suffi à m'alerter. Le ton ou je ne sais quoi d'impalpable, comme une menace. Je les ai épiés. Ils prenaient effectivement des airs de conspirateurs.

Ils se sont éclipsés, prétextant une réparation sur le tracteur. Je les ai vus traverser la cour. Mon père est entré dans le caboin, son refuge. Il est sorti de là avec son étui à fusil et à rejoint l'oncle qui détachait Bobi. Je ne savais pas que la chasse était ouverte.

Ils se sont mis en route lentement pour permettre au chien de les suivre en claudiquant. Ils ont contourné la grange en direction du pré des catelins. Je suis sorti discrètement, bien décidé à ne pas les perdre de vue. J'ai pénétré l'ombre du petit bois qui longe le pré. Ils se dirigeaient vers les fonds, une zone humide, juste avant la forêt. Ils se sont arrêtés près d'un pommier. Je me suis rapproché, toujours à l'abri des taillis. J'ai grimpé sur un vieux chêne, un ancêtre où j'avais construit une petite plateforme avec des planches de palettes, mon royaume secret, à cinq mètres du sol.

Je revois distinctement la scène. Bobi couché aux pieds de mon oncle qui lui parle en lui massant le crâne, mon père qui creuse un trou à grands coups de pelle américaine. Les deux hommes se relaient de temps en temps. Enfin, ils s'éloignent, mais cette fois à grands pas, en courant presque. Mon père tient son fusil en avant comme pour une charge. Bobi réagit lentement. Il pousse sur ses pattes de devant, lève péniblement son arrière train, avance en brinqueballant vers les hommes, comme il l'a toujours fait.

Mon père l'attend, bien campé sur ses jambes. Il lève son fusil, épaule et tire. Bobi, qui ne se trouve plus qu'à cinq mètres de lui, bascule d'un bloc sur le sol. Moi, je pars à la renverse. Je tombe, renvoyé d'une branche à l'autre avant de toucher le sol. Assommé.

Une douleur fulgurante dans le bras m'a rendu à moi-même un peu plus tard. J'avais la fièvre, l'image de Bobi ensanglanté s'imprimait sur le ciel assombri. Je me suis relevé. Mon bras pendait le long de mon corps,

chaque pas m'arrachait un cri de souffrance. Je me suis laissé tomber à genoux sur la terre fraîchement remuée. La tombe de Bobi, assurément. J'ai pleuré et me suis endormi.

La fraîcheur de la nuit m'a réveillé. Des voix, aux quatre coins de l'horizon s'affolaient en hurlant mon nom. Une torche électrique fouillait la nuit dans ma direction. J'ai rejoint le petit bois en soutenant mon bras brisé, les dents serrées sur ma douleur.

Je suis allé me mettre en scène au bas de l'échelle du pigeonnier. Mon évanouissement n'a rien eu de théâtral. Ma mère m'a trouvé là, recroquevillé sur moi, tremblant de fièvre. Combien de soirs me suis-je endormi par la suite en me promettant de venger Bobi ?

Jamais plus je n'aurais de chien. Mon père a racheté un jeune chiot, un setter. Je n'adressais plus une parole à mon père et pas un regard au nouveau clebs. Une fois ou deux je lui ai flanqué un coup de pied quand il essayait de m'approcher. Je ne mangeais plus, j'allais parler à Bobi sur sa tombe, durant des heures. "S'il a un grain, a dit ma mère, ça vient pas de mon côté !"

Je préparais ma vengeance. J'ai volé quelques cartouches à sanglier dans le caboin de mon père et un jour, alors qu'il faisait sa sieste, j'ai sorti son fusil de l'étui. Ma mère était partie voir ma grand-mère.

Je me suis dirigé droit vers la chambre des parents avec le fusil chargé. Les murs du couloir se resserraient sur mon passage, j'avais le cœur battant mais je continuais à avancer. J'ai tourné la poignée de la porte. Mon père dormait tout habillé, allongé sur le dos, silhouette de cachalot

échoué. Il ronflait. Ses lèvres, sous le souffle puissant et régulier de ses expirations, broutaient l'air comme celles d'un cheval qui s'ébroue... Le jour filtrait à travers les fentes des volets. J'ai braqué mon arme sur sa poitrine et j'ai poussé un peu le canon dans ses côtes. Les ronflements ont cessé. Il s'est retourné dans un concert de craquements et de grincements de ressort, bien décidé à continuer son somme. J'étais en sueur, accablé soudain par une fatigue immense. Je me suis assis sur la chaise près du lit, le fusil posé en travers de mes genoux. Dehors, j'entendais les tourterelles roucouler. Je n'avais plus de courage à rien. J'ai regardé les photos au mur, mes parents le jour de leur mariage, moi, bébé assis sur le dos de Bobi, Bobi encore, un faisan dans la gueule près de mon père agenouillé, souriant, qui lui flattait l'encolure. Je ne savais plus quoi penser, plus quoi faire. J'ai entendu la voiture de ma mère qui faisait crisser les graviers de la cour. Je me suis levé d'un bond et, dans mon affolement, je me suis pris les pieds dans une table basse. J'ai perdu l'équilibre. Je ne sais plus exactement comment cela est arrivé, les deux canons du fusil ont craché leur charge en même temps. Je me suis retrouvé assis parmi des débris de toutes sortes, sonné par la détonation qui résonnait encore dans mes oreilles. J'avais les yeux fixés sur le mur, juste au-dessus du lit où dormait mon père, sur le trou dans la cloison.

Quelques secondes se sont écoulées avant que je ne voie apparaître le visage décomposé de mon père au-dessus de moi. Ma mère accourait par le couloir en hurlant. Mon père lui a fermé la porte au nez en lui criant:

"Laisse-nous ! C'est rien, une histoire entre homme ! Faut qu'on s'explique!"

J'attendais mon exécution avec résignation, la trempe de ma vie. Mais le paternel est resté très calme. Il a contemplé les dégâts, éjecté les cartouches vides en disant: "Ben mon vieux!" Il m'a soulevé de terre en m'empoignant par un bras et m'a fait avancer en me poussant devant lui. Nous sommes descendus ainsi jusqu'au pré des catelins. Il a désigné le renflement de terre sous le quel dort Bobi et il a commencé à m'expliquer ce qu'est la vie d'un chien malade...

La nuit nous a trouvés là, assis sur le petit tumulus. Je pleurais en regardant les étoiles poinçonner la nuit et mon père me tenait par les épaules.

Mon père a planté un rosier sur le ventre de Bobi. Un beau rosier qui donne de magnifiques fleurs jaunes très odorantes. "Un Agnès ça s'appelle ! il a dit, c'est vieux comme rosier, ça date de la belle époque et c'est le meilleur parfum du monde. Black sera content.

- Bobi !

- D'accord, Bobi."

Je retourne souvent sur la tombe de Bobi. Je m'assois dans la senteur des roses.

Les jours de pluie, je n'y vais jamais. Le parfum capiteux des fleurs se transforme en une atroce odeur de chien mouillé.

